

25 mars 1828. — Plusieurs papes ont agrandi le palais du Vatican, dans lequel Charlemagne prit son logement lorsqu'il se fit couronner empereur par Léon III. Sixte V, qui trouva le secret de faire tant de choses en cinq ans de règne, a bâti l'édifice immense qui est du côté oriental de la cour de Saint-Damase.

Depuis mille ans tous les architectes célèbres de l'école romaine ont travaillé au Vatican. On nous a montré des ouvrages de Bramante, Raphaël, Ligorio, Fontana, Charles Maderæ, et enfin de ce cavalier Bernin, homme d'esprit, homme de talent, qui dans tous les genres a été le précurseur de la décadence. Me permettra-t-on un mot bas? Le Bernin fut le père de ce mauvais goût désigné dans les ateliers sous le nom un peu vulgaire de *rococo*. Le genre *perruque* triompha en France sous Louis XV et Louis XVI. Nos statues du dix-neuvième siècle se rapprochent du Bernin lui-même, bien supérieur à ses plats élèves. Ce grand artiste n'eût pas désavoué le *Louis XIV* de la place des Victoires. Nous sommes allés chercher dans l'appartement Borgia cette fresque antique si célèbre au dix-huitième siècle sous le nom de *Noces aldobrandines*. Vous trouverez au musée de Naples des fresques antiques bien plus importantes; elles ressemblent au Dominiquin quand il est faible. Les *Noces* ne nous ont fait aucun plaisir. Nous étions encore occupés à rire de certaines fresques représentant les principaux événements de la vie de Pie VI dans la galerie de la bibliothèque du Vatican. Ces fresques, que la faction antifranaise a osé placer à cent pas de celles de Raphaël, sont inférieures, pour le mérite, à ces papiers peints qui, à la porte des petits cafés de Paris, représentent une bouteille de bière en effervescence qui d'elle-même va remplir le verre d'un dragon. Le peintre qui a été choisi pour faire ces tableaux devait avoir un *bien bon esprit*. Il nous a rappelé certaines croix distribuées aux dernières expositions.

26 mars 1828. — Quelle est la meilleure manière d'aller de Paris à Rome? nous demande-t-on de France. D'abord la poste; mais il faut avoir une calèche construite à Vienne et fort légère. Prenez peu de bagages; en traversant ces petits États soupçonneux, chaque caisse ou malle est une source de vexations à la douane ou à la police. Nous avons fait voyager nos caisses par la voie du roulage, qui nous a bien servis. Toutes les dépenses sont doublées en Italie pour un voyageur que l'on voit arriver en poste, et souvent les brigands n'arrêtaient que les voitures en poste, et dédaignent les autres.

On peut prendre la malle-poste jusqu'à Belfort et Bâle, si l'on passe par le nord de la Suisse; et jusqu'à Pontarlier ou Ferney, si l'on veut arriver directement au Simplon. On prend la malle-poste jusqu'à Lyon ou Grenoble, si l'on passe par le Mont-Cenis; et enfin jusqu'à Draguignan, si l'on veut éviter les montagnes et entrer en Italie par le beau chemin en corniche, chef-d'œuvre de M. de Chabrol. On arrive de Nice à Pise en passant par Gênes; cette dernière route est de beaucoup la plus longue; on trouve, en côtoyant la plus jolie mer du monde, des aspects délicieux. Rien ne ressemble moins à l'Océan.

La plus expéditive, et, suivant moi, l'une des plus jolies routes, commence par quarante-huit heures de malle-poste; on arrive à Belfort; une petite voiture conduit à Bâle (douze francs). On peut prendre la diligence pour Lucerne; on navigue ensuite sur ce lac singulier et dangereux, théâtre des exploits de Guillaume Tell; on voit le lieu où il repoussa du pied la barque de Gessler. On arrive à Altorff; c'est sous les tilleuls de la grande rue de ce bourg que Guillaume Tell fit tomber la pomme placée sur la tête de son fils. On entre en Italie par le Saint-Gothard, Bellinzona, Como et Milan.

Comme le Simplon est à mon gré plus beau que le Saint-

Gothard, j'ai pris souvent la diligence qui, de Bâle, conduit à Berne; je suis arrivé dans la vallée du Rhône par les gorges de Looech, et à Tourdemagne j'ai retrouvé mes malles, qui avaient fait le tour par Lausanne, Saint-Maurice et Sion.

On rencontre une excellente diligence qui conduit de Lausanne à Domo d'Ossola, au delà du Simplon. Le conducteur est un homme parfait; le seul aspect de la mine tranquille de ce bon Suisse éloigne toute idée de danger. Depuis dix ans, il passe le Simplon trois fois la semaine. Il n'y a de danger par les avalanches qu'à l'époque des dégels, au mois d'avril. La route du Simplon n'est pas bordée de précipices comme celle du Mont-Cenis, ou plutôt le côté du précipice est garni d'arbres qui retiendraient la voiture en cas de chute. Il est beaucoup plus sûr de passer la montagne dans la diligence que dans sa propre calèche. Enfin je crois que depuis l'ouverture de la route du Simplon quatorze voyageurs seulement ont péri, et encore neuf étaient de malheureux soldats italiens revenant de Russie, et qui se hasardèrent avec imprudence.

On trouve au village du Simplon, du côté de l'Italie, une des meilleures auberges d'Europe; elle est tenue par un Lyonnais. Rien n'est plus pittoresque que les aspects de la vallée d'Izèle, qu'il faut suivre pour arriver au pont de la Crevola, où commence la belle Italie.

Une petite voiture qu'on fait payer douze francs conduit de Domo d'Ossola à Baveno, sur le lac Majeur, vis-à-vis les îles Borromées. En vingt minutes une barque transporte le voyageur à l'auberge del Delfino, dans l'Isola bella; c'est un des plus beaux lieux du monde; là vous pouvez vous reposer des fatigues du Simplon. Le fameux jardin bâti par le comte Vitaliano Borromeo, 1660, est à cinquante pas de l'auberge del Delfino. Un bateau à vapeur offre un moyen facile de visiter la statue colossale de Saint-Charles, près d'Arona, et

les rives délicieuses d'un des plus beaux lacs de l'univers.

En quatre heures le bateau à vapeur conduit des îles Borromées à Sesto Calende; en cinq heures un vélocifère transporte à Milan.

Je trouve plus joli d'arriver à Milan par Varèse; une barque vous transporte des îles Borromées à Laveno; on prend la poste jusqu'à Varèse. Ce trajet me semble comparable à celui de Naples à Pompéïa, qui est ce que je connais de plus sublime au monde. Un vélocifère conduit en cinq heures de Varèse à Milan. Si l'on se permet une excursion d'un jour, on peut de Varèse aller voir le lac de Como. On suit des collines délicieuses, au delà desquelles, à gauche, on voit les neiges éternelles.

On trouve à Milan des diligences régulières pour Venise et Mantoue. De Mantoue une petite voiture mène à Bologne, où l'on rencontre une excellente malle-poste récemment établie par le ministre des finances du pape. Elle conduit à Rome par la superbe route d'Ancone et de Lorette.

Je trouve plus amusant de venir de Milan à Rome par voiturin.

On est abordé, dans une certaine rue de Milan, près de la poste aux lettres, par une foule de *vetturini*, qui, pour huit ou dix francs par jour, vous offrent une place dans le fond d'une calèche ouverte, ou d'une voiture faite comme un fiacre, avec la différence que le siège du cocher tient à la caisse. Pour ces huit ou dix francs par jour le *vetturino* paye le dîner, qui a lieu à sept heures du soir en arrivant, et la chambre à l'auberge. On emploie trois jours et demi pour faire les quarante lieues qui séparent Bologne de Milan.

On peut trouver mauvaise compagnie dans la *vettura*; alors on la quitte à la première ville par laquelle on passe, en payant le prix convenu pour le voyage jusqu'à Bologne, trente ou

trente-cinq francs; mais, si l'on est bien tombé ou si l'on a la patience de supporter les façons un peu agrestes des compagnons de voyage, on peut saisir une excellente occasion de connaître le caractère italien. Souvent l'on trouve des voitures fort bien composées. Tel homme riche et dédaigneux a couru toute l'Italie en poste, et ne doit les trois ou quatre idées justes qu'il rapporte de son voyage qu'aux petites courses que la nécessité l'a obligé de faire en *vetturino*. J'ai voyagé une fois avec trois prédicateurs qui allaient prêcher des carêmes en différentes villes d'Italie, et qui, le premier jour, me firent faire la prière le matin, à midi et le soir. Je fus sur le point de les quitter à la première couchée. Le désir de faire le métier de voyageur l'emporta; bientôt la société de ces messieurs me parut fort agréable. Je leur dois les idées les plus justes sur la manière d'être des femmes dans les différentes villes d'Italie. Au bout de deux jours, quand ils eurent pris quelque confiance en moi, ils me racontèrent les anecdotes les plus gaies et les plus certaines. Elles leur avaient été confiées au tribunal de la pénitence. La protection pateline de ces saints personnages m'exempta de toute vexation de la part de la douane, et l'un d'eux, prédicateur vraiment éloquent, est resté mon ami. Quand je vais en Italie, je me détourne de ma route pour aller le voir.

On trouve assez bonne compagnie dans les voiturins de Bologne à Florence; il faut deux jours pour faire ces vingt-deux lieues (vingt francs).

Toutes les auberges de Florence sont bonnes, et les *vetturini* très-attachés à l'argent, mais honnêtes. On paye quarante ou quarante-cinq francs, et l'on emploie quatre ou cinq jours pour aller de Florence à Rome; je préfère la route de Pérouse à celle de Sienne. On voit Arezzo, dans laquelle on dirait que rien n'a été changé depuis le siècle du Dante. Les abords du

lac de Trasimène sont de la première beauté. En approchant de Rome, les auberges deviennent tellement exécrables, que l'on fera bien de se munir de vivres à Castiglione ou à Pérouse. Il faut apporter de Toscane quelques bouteilles de vin. A la frontière, la barbarie sauvage et méfiante remplace en un instant la politesse la plus exquise.

J'ai vu quelquefois un *vetturino* devenir l'ami de ses voyageurs; l'un d'eux, Giovanni Costa, de Parme, est un homme remarquable que je reverrais avec un grand plaisir et que je recommande à tous les curieux. A Florence, il faut traiter directement avec MM. Menchioni ou Pollastri, qui ont un grand nombre de voitures sur les routes de Rome et de Bologne. On signe un petit traité qui descend à des détails minutieux en apparence; on spécifie qu'on aura un lit seul et le *posto buono*, c'est-à-dire au fond de la voiture. Les gens soigneux ont des modèles de traités contenant une foule de petites clauses.

Il faut, pendant ce voyage en Italie, être vêtu avec beaucoup de simplicité et ne pas porter de bijoux. Dès qu'on aperçoit un gendarme ou un douanier, on prend une pièce de vingt sous avec laquelle on joue de façon à ce qu'ils la voient. Toute la férocité de l'animal ne tient pas contre cette vue décevante. Le dimanche il faut aller à la messe; quand ce ne serait pas un devoir ce serait un plaisir. C'est à l'église de Servi, à Milan, que nous avons entendu le mieux exécuter la musique de Rossini; à l'élévation, d'excellentes clarinettes allemandes nous donnèrent le duo d'*Armide*. On se fait conduire à l'église à la mode par le garçon d'auberge, auquel on donne dix sous. Je conseille de payer comptant tous les petits services de ce genre. L'argent le mieux dépensé de notre voyage, ce sont trente ou quarante pièces de dix sous distribuées ainsi.

Dans les pays où la police est terrible, on peut jouer le ma-

lade, dire qu'on voyage pour sa santé, et s'asseoir en entrant dans le repaire. L'examen qu'on y subit dure quelquefois trois ou quatre heures, et l'on est obligé de répondre aux plus étranges questions.

« Que venez-vous faire en ce pays? — Je viens pour voir les monuments de l'art et les beautés de la nature. — Il n'y a rien de curieux ici, il faut que vous ayez un autre motif que vous me cachez. Avez-vous été dans ce pays du temps de Napoléon? »

Puis tout à coup on regarde vos habits avec une attention singulière. — « Quels sont vos moyens de subsistance? car il en coûte pour voyager. Êtes-vous recommandé à un banquier ici? quel est son nom? Vous a-t-il engagé à dîner? Avec qui? Qu'a-t-on dit à table? »

Cette question a pour but de vous mettre en colère et de vous faire oublier la prudence. Nous avons répondu d'un air très-froid : « Je suis un peu sourd, et n'entends pas ce qu'on dit quand je ne vois pas la personne qui parle. — Avez-vous des lettres de recommandation? » Si on répond *oui*, « Montrez-les; » si l'on dit n'en pas avoir, on peut faire visiter votre malle. En arrivant à Domo d'Ossola, nous avons mis nos lettres de recommandation à la poste, avec notre nom sur l'adresse et celui de la ville où nous en aurons besoin.

Un de nos amis a voyagé seul en poste en se faisant précéder par un courrier; il a des croix et un titre. Doit-il rendre grâce à ces avantages, ou est-ce par hasard qu'aucun bureau de police n'a demandé à le voir? Il a voyagé en Lombardie comme en France. D'un autre côté, nous avons vu vexer indignement des Anglais fort riches et de jeunes commis voyageurs suisses, âgés de dix-huit ans.

On se tire de partout en se disant malade, en allant à la messe chaque jour et ne prenant jamais d'humeur; l'air gai

déconcerte les commis de la police; ce sont des renégats italiens.

27 mars 1823. — Nous venons de voir la *Descente de Croix* à la Trinità de' Monti. C'est une fresque célèbre de Daniel de Volterre, que l'on citait autrefois après la *Transfigura' on* et la *Communion de saint Jérôme*.

A je ne sais quelle invasion des Napolitains, vers 1799, je crois, ou plaça un bataillon dans cette église; ils abîmèrent cette fresque. En 1811 je la vis chez le célèbre Palmaroli, restaurateur de tableaux, dans l'ancien palais de France au Corso, vis-à-vis le palais Doria. Le général Miollis, gouverneur des États romains, le pressait de rendre le tableau, qui devait être envoyé à Paris. Palmaroli répondait que son travail n'était pas fini; il l'a fait durer de 1808 à 1814. Il disait à ses amis : « Ou n'a déjà enlevé que trop de tableaux à notre pauvre Rome, tâchons de sauver celui-ci. » Il y a réussi. Nous étions huit ou dix voyageurs à la Trinità de' Monti; cette fresque savante n'a fait plaisir qu'à M. Falcicola, qui nous la montrait. Les autres spectateurs auraient préféré une bonne copie à l'huile. M. Falcicola, indigné, a mis quelque malice à nous réciter le beau sonnet de Monti sur les chefs-d'œuvre des arts enlevés par les Français en 1798 :

SOPRA I MONUMENTI DELL' ARTE PRESI A ROMA DA
FRANCESI.

SONETTO.

Questi che dalle vinte attiche arene
Sull' agreste passar Lazio guerriero,
Famosi marmi, e al vincitor severo
Gli error portaro, e le virtù d'Atene
Or nuovo a Roma ad involarli viene
Fatal nemico con possente impero

E lo mertammo, chè il valor primiero
 Perse Italia incallita alle catene.
 Ha Gallia un giorno pentirassi : erede
 Dell' arti Greche straccierà la chioma,
 Se inerte il brando allo scalpello cede;
 Chè, ov' è fasto e mollezza, ivi alfin doma
 Muor Libertade; e dolorosa fede
 Il cernere ne fan d'Atene e Roma.

Resté seul avec M. Falciola, il m'a dit : « Pendant quatre ans et demi que la France nous a gouvernés, nous n'avons eu à nous plaindre que des mesures de détails; la conscription était faite avec ménagement; nous n'avions des droits-réunis français que l'octroi, et la marque de garantie pour les matières d'or et d'argent. »

Ces Romains ont une intelligence incroyable, me disait M. Falciola, qui ne les aime pas. L'administration des droits-réunis leur envoyait de Paris des circulaires avec des registres imprimés extrêmement difficiles à remplir; en trente-six heures ils comprenaient ce qu'on leur demandait et faisaient réponse; le même travail exigeait six mois à Cologne.

Ce qui exaspéra la haute société de ce pays, c'est que tout à coup, en 1811, le prince Lante, le prince Spada et huit ou dix jeunes gens de la même volée reçurent des brevets de sous-lieutenants, et, pour comble d'horreur, plusieurs devaient rejoindre leurs régiments en Espagne. En même temps, l'empereur avait désigné quinze ou vingt enfants de huit à dix ans choisis dans les familles *principesche*, on les plaça dans les lycées de Paris. Quelle horreur! — Vous voyez bien, monsieur, que Napoléon était le seul homme qui pût sauver le principe monarchique; sa main de fer eût défendu la noblesse jusqu'au moment où elle aurait eu assez de caractère pour se défendre elle-même.

Je me promenais ce soir dans le Corso avec un noble Piémontais de beaucoup d'esprit; il a rencontré un bourgeois de son pays fort riche, qui lui a dit, avec le sourire d'un esclave et de l'air le plus bas :

« I eu ben l'ounour de riverilo. » Le noble a répondu : « Cerea, monsu Magi. » Ces mots dédaigneux étaient accompagnés d'un mouvement de deux doigts de la main droite. Jamais je ne vis de salut montrant davantage la différence du rang.

28 mars. — La peinture est au fond une bien petite chose dans la vie. Tout ce qui me paraît admirable en ce genre semble laid à mes amis, et *vice versa*. Je n'en sens pas avec moins de vivacité le plaisir de trouver des soirées charmantes et qui délassent des admirations du matin. La société avec des Italiens rappelle les chefs-d'œuvre de leur pays; l'amabilité française fait un contraste parfait. Parmi les Italiens la louange de Raphaël est un lieu commun *permis*; car on s'adresse à l'âme plus qu'à l'esprit, et une phrase sans nouveauté peut exprimer ou faire naître un sentiment. Parmi nous il faut satisfaire à la fois ces deux grands rivaux, l'esprit et le cœur.

Paul, mon adversaire éternel, ne prise Rome qu'à cause des bals délicieux de M. Torlonia; il aime ce vieux banquier, et va le matin causer avec lui. Pour moi, quand j'ai été obligé de regarder une figure à argent, pendant vingt-quatre heures Raphaël me devient invisible. En 1817, quand j'étais fou des arts, j'aurais quitté mes amis. Il y a un fonds d'intolérance incroyable dans l'admiration passionnée.

1^{er} avril 1828. — Le plus beau reste de l'antiquité romaine, c'est sans doute le Panthéon; ce temple a si peu souffert, qu'il nous apparaît comme aux Romains. En 608, l'empereur Pho-